
Fourchard, Laurent, Goerg, Odile & Gomez-Perez,
Muriel (dir.). — *Lieux de sociabilité urbaine en Afrique*

Julien Bondaz



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/14392>
DOI : 10.4000/etudesafriaines.14392
ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2012
Pagination : 704-706
ISBN : 978-2-7132-2349-5
ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Julien Bondaz, « Fourchard, Laurent, Goerg, Odile & Gomez-Perez, Muriel (dir.). — *Lieux de sociabilité urbaine en Afrique* », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 206-207 | 2012, mis en ligne le 04 juin 2012, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/14392> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesafriaines.14392>

Ce document a été généré automatiquement le 23 septembre 2020.

© Cahiers d'Études africaines

Fourchard, Laurent, Goerg, Odile & Gomez-Perez, Muriel (dir.). – *Lieux de sociabilité urbaine en Afrique*

Julien Bondaz

RÉFÉRENCE

FOURCHARD, Laurent, GOERG, Odile & GOMEZ-PEREZ, Muriel (dir.). – *Lieux de sociabilité urbaine en Afrique*. Paris, L'Harmattan, 2009, 614 p., bibl.

- 1 Alors que le concept d'espace public ouvre des perspectives particulièrement intéressantes dans la recherche africaniste et devient central depuis quelques années, l'ouvrage dirigé par Laurent Fourchard, Odile Goerg et Muriel Gomez-Perez, issu d'un colloque organisé en 2006, met en exergue le concept voisin de sociabilité pour interroger, le plus souvent dans la longue durée, les différents usages qui sont faits des espaces urbains en Afrique. Dans cet ouvrage pluridisciplinaire, la majorité des contributeurs sont en effet des historiens, ce qui explique en partie un tel recours à la notion de sociabilité, empruntée notamment à Maurice Agulhon. C'est ce que rappelle en introduction Omar Carlier, qui signale par ailleurs un partage disciplinaire des concepts : la sociabilité aux historiens, le réseau aux sociologues. Ce recours au concept de sociabilité s'inscrit ainsi dans un vaste champ conceptuel et oblige à interroger, selon Laurent Fourchard et Odile Goerg, la frontière entre privé et public, et notamment les « extensions d'espaces privés » et « l'apparition d'usages novateurs du public » (p. 41).
- 2 On ne s'étonnera donc pas si les questions du privé et du public, de l'intime et du social, du familial et du politique sont récurrentes dans les vingt-trois contributions présentées dans cet ouvrage, divisé en quatre parties respectivement introduites par Catherine Coquery-Vidrovitch, Dominique Malaquais, André Mary et Jean-Luc Piermay. Ce dernier note d'ailleurs que l'articulation entre les lieux et les formes de sociabilité

est appréhendée de différentes manières par les auteurs regroupés dans la dernière partie de l'ouvrage (p. 506). une telle remarque pourrait s'appliquer à l'ensemble des textes présentés. Pour résumer, nous pourrions ainsi retenir deux grands modèles d'interprétation en quelque sorte opposés.

- 3 Un premier cas de figure est celui où un groupe produit ou investit des lieux de sociabilité. Il peut s'agir par exemple de la réappropriation ou de l'invention de rassemblements et d'espaces culturels dans le cadre du mouvement *yan izala* au Niger (Abdoulaye Sounaye) ou dans le contexte du pentecôtisme ouest-africain (Sandra Fancello). Il peut s'agir également des usages que font les jeunes de terrains vagues dans la banlieue de Dakar (Susann Baller), de cybercafés ou d'un supermarché à Nouakchott et à Khartoum (Armelle Chopin), ou encore de la création d'associations de quartier par de jeunes musulmanes ivoiriennes (Marie Nathalie LeBlanc) ou de tontines par des marchandes bamakoises (Chantal Rondeau). Les stratégies d'acteurs et la volonté d'accroître un capital social, économique ou religieux expliquent alors une sorte d'ancrage spatial et l'émergence de nouveaux lieux de sociabilité. Ce qui prime, c'est la localisation des formes de sociabilité, c'est-à-dire, pour le groupe observé, la transformation d'espaces urbains en lieux de sociabilité, pour le chercheur qui observe, la définition d'un lieu de sociabilité comme terrain. À mon sens, il importe en effet de prendre en compte les contraintes méthodologiques qu'implique une étude prenant pour objet les lieux de sociabilité. En effet, dans la plupart des cas (à l'exception du travail en archives), le chercheur est sur le lieu qu'il observe et s'inscrit lui-même dans une forme de sociabilité spécifique¹. L'articulation entre le lieu et les formes de sociabilité, mise en exergue par le recours heuristique à la notion de lieu de sociabilité, révèle donc à la fois des enjeux théoriques et des problèmes méthodologiques.
- 4 Un deuxième cas de figure que l'on rencontre fréquemment dans l'ouvrage est celui où un lieu spécifique génère des formes particulières de sociabilité. On trouve notamment certains espaces politiques, comme les palais royaux dans le sud-ouest du Nigeria (Jean-Luc Martineau), ou religieux, comme les mosquées de Dakar et de Ouagadougou (Muriel Gomez-Perez). On découvre surtout de nombreux espaces de loisirs, *shebeens* sud-africains (Laurent Fourchard), cinémas (Odile Goerg), terrains de sport (Habib Belaid) et lieux artistiques (Anissa Bouyed et Emmanuelle Spiesse). L'idée générale est alors que l'apparition de nouveaux espaces urbains génère de nouvelles formes de sociabilité, voire de nouveaux groupes sociaux, en même temps qu'elle révèle, aux yeux du chercheur, des tensions, des distinctions, des rapports de genre ou de génération, en période coloniale comme à l'heure actuelle. L'accent est mis sur le rôle joué par certains espaces urbains dans les modes de socialisation des citoyens ou, pour reprendre le titre du texte de Coplan David, sur les diverses manières de « socialiser la ville ». L'idée qu'un lieu est susceptible de produire une forme de sociabilité spécifique est particulièrement forte dans le texte d'Anne Hugon, consacré à un internat d'élèves sages-femmes à Accra, durant la période coloniale. Décrivant les contraintes et le caractère élitiste de la vie quotidienne dans cet établissement, elle propose de le définir, de manière presque oxymorique, comme un lieu de « sociabilité forcée » (p. 136).
- 5 D'une extrémité (la fabrique d'un lieu qui soit sociable) à l'autre (la contrainte exercée par le lieu sur les formes de sociabilité), on voit bien comment une grande variété d'objets d'étude, de positionnements théoriques ou d'approches (spatiale, interactionniste, multisituée...) est possible, même si, dans certains textes, la notion de

lieu de sociabilité semble plus un prétexte qu'une problématique centrale. Dans tous les cas cependant, un réflexe me semble particulièrement intéressant à questionner, qui concerne la qualification des formes de sociabilité. Il est en effet curieux de voir comment, chez la plupart des auteurs, le terme de sociabilité est très souvent suivi d'un adjectif qualificatif. Or, cela paraît révéler non seulement la persistance des difficultés de conceptualisation concernant la notion de sociabilité, mais aussi et surtout les manières de voir et de penser l'articulation entre les espaces urbains et la vie citadine en Afrique, entre le terrain du chercheur et le territoire des groupes qu'il observe.

- 6 On se rend tout d'abord compte que le lieu sert très rarement à qualifier les formes de sociabilité, sinon dans la « sociabilité de quartier » (p. 283) ou – en titre de l'ouvrage – la « sociabilité urbaine ». Tout se passe comme si le lieu ne permettait guère de caractériser les interactions sociales qui s'y donnent à voir. En fait, la sociabilité est avant tout définie du point de vue des catégories sociales : elle peut ainsi être « professionnelle » (p. 283), « familiale » (p. 401), voire « fraternelle » (p. 365). Les divers qualificatifs rejouent parfois les distinctions entre le sacré et le profane, et l'on trouve ainsi une sociabilité « religieuse » (p. 401) ou « rituelle » (p. 368), ou au contraire une sociabilité « festive » (pp. 160, 382)². Le jeu des distinctions soulève également le problème des identités, lorsque certains auteurs parlent de « sociabilités noires » (p. 215) ou de « sociabilités européennes » (David Laurent et Christophe Giudice). Enfin, « conventionnelle » (p. 335) ou « revendicative » (p. 160), la sociabilité est envisagée sous l'angle normatif ou intentionnel, « réelle » ou « virtuelle », elle s'inscrit dans des lieux « tangibles » ou « imaginés » (p. 381), « interactive » (p. 300), elle interroge de manière pléonastique sa propre définition.
- 7 On le voit : de ce florilège de qualificatifs, il ressort que la notion de sociabilité est avant tout opératoire. Elle permet de décrire ce qu'André Mary appelle la « dimension relationnelle » du lieu (p. 348). Signifiant flottant, elle semble mimer ce qu'elle désigne et trouve toute sa pertinence heuristique lorsqu'elle s'attache à un lieu précis, à un terrain. Ainsi, au-delà du panorama particulièrement dense et riche des différents contextes urbains africains et à travers des études sur la longue durée, des approches qualitatives, des descriptions souvent très fines, cet ouvrage invite à poursuivre l'étude des rapports entre localisation et socialisation. Il propose de mettre en question la notion d'espace public, de décrire les processus de privatisation de l'espace ou les phénomènes d'inclusion et d'exclusion générés par certains lieux (c'est ce dont témoigne parfaitement le texte de Marie Morelle, consacré aux enfants de la rue à Madagascar, et justement intitulé : « De l'espace public à la rue des enfants »). En ce sens, et au regard des multiples usages sociaux qui peuvent être faits des espaces urbains, il n'y a rien d'étonnant à ce que la notion de « lieu de sociabilité » demeure polysémique. C'est peut-être même une chance pour la recherche.
- 8 1. En introduction, Catherine Coquery-Vidrovitch propose, à partir de souvenirs personnels, un petit exercice réflexif tout à fait intéressant sur les lieux de sociabilité des chercheurs africanistes et évoque une sociabilité « orstomienne » (p. 48).
- 9 2. La fête, envisagée comme un événement convivial et un espace de sociabilité, apparaît à plusieurs reprises dans l'ouvrage et fait notamment écho à un autre livre collectif dirigé par Odile Goerg et intitulé *Fêtes urbaines en Afrique. Espaces, identités et pouvoirs*, Paris, L'Harmattan, 1999, dans lequel on retrouve certains des auteurs ici présents.